

Marie de GANDT, *Comp. - Rendu à paraître*
en 2014 dans *Année Stendhalienne* (Horsé Champion)

Philippe Abelin, *Les nœuds romanesques chez Stendhal. Empathie et manipulation*, L'Harmattan, 2017.

A entendre les belles âmes, ou proclamées telles, toute fin semble toujours trahie par le détour des moyens. Stendhal nous montre que l'idéalisme n'est pas d'un bloc, qu'il se conquiert sur l'épaisseur de la vie, dans la lutte avec la résistance du monde, la complexité des situations, la division des consciences, et les replis des émotions. Tel est la leçon que retire le lecteur de Philippe Abelin. Dans son riche ouvrage, il montre combien la science stendhalienne de la complexité psychique, narrative et politique, vise une forme de perfection morale, qui est gagnée sur le réel, et non en l'ignorant.

Philippe Abelin propose ce constat au fil d'une étude qui repose sur le concept d'empathie, notion très en vogue actuellement dans la théorie et les études littéraires. Le succès de cette notion reflète la revalorisation de l'émotion et du rapport à autrui comme sources de connaissance et de progrès social, contre le primat du savoir désincarné et des vérités abstraites. Mais l'étude de Philippe Abelin révèle aussi combien cette notion, loin d'être l'apanage d'une société du « Care » comme le voudraient nos contemporains épris de sollicitude, s'inscrit dans un feuilletage complexe d'époques, de références historiques, de motifs et de degrés discrets. Une dialectique complexe se joue entre les notions d'empathie et de manipulation, dont Philippe Abelin explore avec précision les appariements et contradictions. Pour ce faire, il évoque l'ensemble des romans stendhaliens, qu'il présente avec une force de détails et une vivacité qui contrastent avec la sèche retenue accompagnant généralement les ouvrages issus de thèses.

Son étude propose certaines lignes de force qui structurent l'œuvre stendhalienne. On notera d'abord l'usage des types. Ainsi, dans la première partie, l'auteur esquisse une caractéristique centrale de l'œuvre de Stendhal : dans ses nouvelles, l'enfermement des personnages et leur incapacité à se comprendre proviendrait de leur détermination par « des caractères nationaux », types non seulement « réputés inconciliables » (p. 40), mais aussi voués à rester d'un bloc, car taillés dans l'essentialisme réaliste, contre l'essence du rêve qui constitue les héros et héroïnes idéalistes des romans, tel ce Lucien qui sauve dans la rouerie politique « des parcelles d'idéal » qu'il n'a pas su sauver en amour. La deuxième partie, qui oppose roman emphatique et roman empathique, développe la notion d'identification, notamment en étudiant le rôle que joue l'idéal-type d'un Napoléon pour Fabrice Del Dongo et pour Julien Sorel. Plus généralement, dans sa cartographie stendhalienne, Philippe Abelin trace une ligne de partage entre une empathie émotion et une empathie de manipulation, qu'il voit symbolisée par l'opposition entre différents types de personnages, comme dans *Armance* le contraste entre Mme de Malivert et le chevalier de Bonnavet. Philippe Abelin souligne ainsi la proximité du manichéisme stendhalien avec celui des contes, qui frappe les personnages de sceaux définitifs, ici les « bons », là les « vilains » (p. 191). Dans le *Rouge* ce contraste s'étend à des couples de personnages qui savent manier le monde et les âmes, les uns avec bienveillance, comme Mme de Rênal et l'abbé Chélan, les autres dans un but maléfique, comme Mlle de La Mole, et l'abbé Frilair. Philippe Abelin étudie aussi des catégories de personnages manipulateurs, comme les médecins : depuis Dupoirier et les médecins de l'affaire Kortis dans *Lucien Leuwen*, jusqu'à Sansfin dans *Lamuel*.

Philippe Abelin évite le systématisme typologique en explorant les multiples champs de l'empathie - relations de pouvoir, d'amitié, de famille, d'amour - ainsi que ses différents degrés, qui mènent de la « houle émotionnelle » (p. 23) saisissant la foule à la fusion affective de deux moi qui se superposent sans se fondre en un « nous » amoureux, sans oublier le passage de l'empathie individuelle à sa forme collective, envisagée sous l'angle de la psychologie sociale.

L'auteur trace également des schémas narratifs qui opposent le « structuralisme répétitif de la cristallisation » à « l'arythmie de l'acmé » - où l'auteur coupe court à toute mécanique pour ouvrir une « tonalité élégiaque » dans le roman, en un moment d'éternité où l'on retrouve « les personnages stendhaliens devenus à l'image d'Henri Beyle » (p. 324) Car l'une des trouvailles de Philippe Abelin, est de faire apparaître, dans les schémas qu'il met au jour, les points de rupture, où l'édifice et les lignes de force s'écroulent, comme dans le cas de l'amour passion, qui appartient au silence et rompt avec le continuum des émotions et sentiments amoureux. Selon Philippe Abelin, Stendhal procède par va et vient entre écriture en noir et blanc, et littérature en couleur, passant de la précision des fonctions narratives au *sfumato* de moments à fonction émotionnelle, où se produit une « étrangéisation » du familier. Tout se passe comme si Stendhal peignait une composition en cercles autour des personnages, qui seraient, au premier plan, effacés pour permettre un investissement plus grand du lecteur, ouvrant sur une empathie qui se fait création. Il nous semble Stendhal rejoindrait alors les recherches des romantiques allemands sur une création littéraire qui fait se rencontrer l'esprit de l'auteur et celui du lecteur dans un espace de sympoésie. Mais le propos de Philippe Abelin se centre sur la question des personnages, pour se conclure sur la liberté que leur laisse Stendhal, telle que l'ont définie de nombreux critiques, comme Philippe Berthier ou Marie Parmentier, dans son bel ouvrage, *Stendhal stratège. Pour une poétique de la lecture*, Droz, 2007.

Dans un texte si riche de nuances, si foisonnant, avec des notes qui prennent parfois plus des trois quarts de la page (p. 377), voire la page entière (p. 382), tout n'est pas évident ni incontestable. On pourrait notamment discuter la construction historique que cette étude implique, sur plusieurs points. D'abord, à en croire Philippe Abelin, il y aurait d'un côté la « compréhension » du XIXe siècle, de l'autre le règne des « manipulateurs du XXe siècle » (p. 27), et, plus encore, l'inscription du diagnostic stendhalien dans la première époque : notre romancier n'est-il pas justement celui qui opère ce passage, et qui tient la concomitance des deux, lui qui se trouve divisé entre le rêve d'une République universelle et fraternelle et sa détestation des « majorités crottées », se trouvant scindé, dans *Racine et Shakespeare* entre sa détestation du « triste moderne » succédant à la gaieté classique et son refus du « rire méchant » d'antan au profit d'un « rire poétique » nouveau si difficile à atteindre ?

De même, souscrire à la conception d'une « crise du sens » à l'époque de Stendhal, n'est-ce pas justement faire du romantisme, et entrer dans cette complaisance qui fait que depuis le XVIIIe siècle, chaque génération déplore la fin de la plénitude ontologique et herméneutique- et de façon accélérée depuis les années 1800, où les générations font ce constat tous les dix ans ? La nouveauté romantique résiderait peut-être dans la constance de ce lamento, dont nos contemporains semblent avoir hérité. Enfin, les nombreux parallèles entre la situation politique de l'époque de Stendhal, celle de Weimar marquée par la montée du nazisme, et la nôtre, ne sont-elles pas des exagérations un peu faciles ? Serait-ce diminuer Stendhal que de penser qu'il a, sur bien des points, été davantage « prophète du passé », selon le mot d'ordre que Novalis proposait aux historiens, que de notre situation présente ?

Sur d'autres points, bien sûr, il rivalise avec l'acuité contemporaine d'un Balzac et propose un diagnostic fulgurant sur les cadres de la politique moderne : la coexistence des acquis de la Révolution et des survivances de l'Ancien Régime, la collusion entre les différents pouvoirs et le monde des affaires, l'image du gouvernant et la nécessité de lui créer une « scène publique », les techniques de manipulation déployées par le pouvoir pour capter l'opinion publique, les stratégies d'influence pour expliquer la complexité des faits et des décisions à prendre face aux simplifications d'un populisme inactif et au ressentiment révolutionnaire, la captation de la volonté générale par une technocratie rouée, etc. Qui douterait encore que Stendhal ait su saisir les maux de la politique moderne ? Et qu'il ne le fasse dans la lucidité que son propre travail ne

soit pas exempt de cette manipulation, lui qui cherche à se gagner des âmes sœurs par le diapason romanesque ?

On sent que la question politique constitue le cœur secret du propos de Philippe Abelin, et la force de son lien avec Stendhal. Il montre comment Stendhal a professé suivre Montesquieu alors qu'il obéissait à Hobbes, et comment il a saisi l'équation moderne du pouvoir, esquissant l'équilibre entre « les trois composantes, du chef de l'Etat monarque ou Président, du chef du gouvernement (et des ministres importants), et des leaders parlementaires » (p. 216). Il fait aussi apparaître chez Stendhal les prémices d'une interrogation sur l'état d'exception et la neutralisation des conflits par une démocratie centriste, qu'il rapproche des propos de Carl Schmitt et de la pensée de Jacques Rancière. De fait, Philippe Abelin étaye son étude par de riches références critiques. Ainsi sur les théories de la manipulation politique, le champ de ses lectures va l'influence de Machiavel (analysée ici dans *L'Abbesse de Castro*), jusqu'à Malaparte et son ouvrage de 1931, *Technique du coup d'Etat*, en passant par les conceptions du charisme politique d'un Max Scheler.

Ce fourmillement de références et de superpositions historiques nous inciterait moins à moderniser Stendhal qu'à reverser dans l'écheveau de nos sociétés contemporaines la lucidité stendhalienne, pour nous éclairer sur les désillusions et les possibles de notre modernité. Il serait utilement complété par la merveilleuse étude de Michaël Löwy et Robert Sayre, trop peu connue des stendhaliens, *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité* (Payot, 1992).

Mais un stendhalien ne reste jamais arrêté par le réel, et, aussi épris qu'il soit de réflexion politique, Philippe Abelin souligne que Stendhal rend ses jugements non en politique mais en moraliste. Aussi, son étude est la plus frappante, lorsque Stendhal révèle son idéalisme, notamment par ce trait, brillamment mis en lumière par la présente étude : aucun des protagonistes des romans stendhaliens n'est jamais manipulateur par méchanceté.

Mais la force de cette évidence en masque une autre : alors que (ou parce que) Stendhal ne s'est pas intéressé de façon explicite au matériau de l'inconscient, il existe dans ses romans une sorte d'incitation à y « sur-lire » un matériau fantasmatique, comme le propose Alice Tibi dans *Stendhal sur la voie publique* (Presses Universitaires du Mirail, 1996). Ces lectures viennent renforcer la place que joue dans le roman stendhalien, et pas seulement dans *La Vie de Henry Brulard* et les *Mémoires d'un touriste*, l'exploration explicite des formes de la conscience et des différentes émotions – parmi lesquelles, l'empathie, dont nous devons à Philippe Abelin d'en avoir fait apparaître l'importance chez Stendhal. Il resterait alors à analyser la façon dont Stendhal élabore un moment clé de l'histoire du « roman du Moi », ce qu'il apporte notamment au roman proustien, et comment il contribue aux interrogations ultérieures sur le matériel pré-verbal et la forme que la modernité attribue à la conscience lorsque nous quittons l'ère des moralistes pour entrer dans celle des psychologues.